

## UN PEU D'HISTOIRE ...

Roquettes est un village jeune dont la plupart des habitants sont nés ailleurs. Ils connaissent donc peu l'histoire de leur commune. L'équipe de Roquettes au Quotidien ayant pensé qu'il pouvait être intéressant de raconter l'histoire du village autrefois avait rencontré pour cela il y a quelques années Roger Prévost.

Roger Prévost est conseiller municipal depuis 1989. Il est né à Roquettes en 1925, s'y est marié, y a toujours vécu. Il a connu l'époque où il n'y avait que 150 habitants à Roquettes, où l'on voyait des voitures à cheval dans le village et où l'on craignait l'instituteur.

- *Au fait, Roger, c'était comment l'école quand tu étais petit ?*

R.P - Avant la guerre, l'école était obligatoire à partir de 5 ans. Avant, les enfants étaient gardés dans leur famille. Je suis donc rentré à l'école publique de Roquettes en 1930. A l'époque, l'école était située dans le bâtiment actuel de la mairie. Il y avait une seule salle de classe qui était à l'emplacement du secrétariat actuel. On entrait par la porte latérale qui existe encore.

L'institutrice était logée à l'école : dans le bureau actuel de la secrétaire générale, il y avait la salle à manger de l'institutrice à côté d'une petite cuisine. A l'étage, il y avait les chambres. Il n'y avait pas d'eau courante à l'école. Un puits qui existe encore alimentait une pompe située à l'emplacement du tableau d'affichage actuellement devant la mairie. Cette pompe était le seul point d'eau municipal du village. Pour le chauffage, il y avait une cuisinière à charbon ; les chambres n'étaient pas chauffées.

Les WC (qui ne fermaient pas !) étaient à l'extérieur ; il y en avait 2 : un pour les garçons et un pour les filles près du préau et de la cour. Il y avait aussi un bûcher, réserve de bois pour le chauffage.

Lorsqu'on rentrait à l'école, à 5 ans, nous ne savions rien : l'institutrice nous apprenait tout : lire, écrire, compter. On passait du cours préparatoire au cours élémentaire puis au cours moyen. A la fin du CM2, on passait le certificat d'études. C'était un événement important qui, pour beaucoup, clôturait la vie à l'école : il fallait savoir lire, écrire, compter, mais aussi connaître les 90 départements français par cœur avec les préfetures et sous-préfetures ; la carte de France avec les principaux fleuves et montagnes devaient être dessinée de mémoire. Nous devions également connaître les principaux pays et capitales européennes, ainsi que l'Afrique. En histoire de France, il fallait savoir les dates importantes. Après le certificat d'études, on pouvait partir à Muret en cours complémentaire pour préparer le Brevet. Il n'y avait pas de lycée à Muret, il

fallait aller à Toulouse où n'existaient si je me rappelle bien que le lycée Saint-Sernin et le lycée Fermat.

Le jour du certificat d'études, l'institutrice accompagnait les élèves à Muret et passait la journée avec eux. Le soir même les résultats étaient annoncés par le directeur du cours complémentaire de Muret et il remettait le diplôme (avec ou sans mention) aux reçus. Ceux qui échouaient pouvaient retourner un an de plus à l'école et repasser le certificat d'études l'année d'après.

- *Comment se passait une journée à l'école ?*

R.P. - Deux élèves (à tour de rôle) arrivaient environ un quart d'heure avant les autres. L'un faisait le ménage (il enlevait la poussière et balayait la salle de classe car il n'y avait pas de femme de ménage) ; l'autre allait chercher du bois et du charbon et allumait le feu dans le poêle. Les enfants arrivaient petit à petit et jouaient dans la cour en attendant l'heure de l'école. Les parents n'accompagnaient pas les enfants à l'école, sauf peut-être le premier jour. Les élèves venaient seuls ou à plusieurs, les grands s'occupant des plus petits. Il faut savoir que le village comptait environ 150 habitants, que tout le monde se connaissait et qu'il n'y avait pas de voitures et donc peu de danger sur le chemin. Au moment de la rentrée, l'institutrice frappait dans les mains. Nous étions une quinzaine d'élèves toutes classes confondues. Les enfants se mettaient en rang sous le préau et montraient leurs mains (le creux et la paume). La maîtresse nous inspectait. Ceux dont l'hygiène était douteuse se voyaient réprimander d'un « tu diras à ta maman de te laver les oreilles et le cou ! ». Nous rentrions ensuite dans la salle de classe, chacun se mettait à sa place en silence. La classe commençait presque chaque jour par une leçon de morale. La maîtresse nous donnait des conseils (sur la politesse, le respect, l'honnêteté, la propreté). Le silence absolu était exigé pendant la classe. Nous avions tous un tablier noir et les garçons portaient un béret. Lorsque quelqu'un passait dans la rue pendant la récréation, nous devions le saluer et obligatoirement nous découvrir. A midi, il n'y avait pas de cantine, les enfants rentraient chez eux. Nous avions école toute la journée du lundi au samedi sauf le jeudi, jour où les enfants allaient au catéchisme.

Tout le matériel scolaire était fourni par la municipalité. Au cours préparatoire, nous écrivions au crayon à papier ; puis à partir du cours élémentaire, on écrivait à l'encre. Chaque élève avait sa place avec un encrier incrusté dans la table. L'écriture à la plume nous obligeait à faire des « pleins et déliés ». L'institutrice surveillait de près la manière dont nous mettions le doigt, il ne fallait pas se salir avec l'encre !

Parfois, quand il y avait un enterrement, l'institutrice autorisait un ou deux élèves à aller servir la messe.



Photo de classe devant l'école (actuelle mairie). Premier à gauche au second rang, Roger Phrost

Madame Barbauteau -  
Institutrice de l'époque  
1<sup>er</sup> rang de gauche à droite  
Rieux Joseph - Ville Jean -  
Prévost Pierre - Bessou Laurent -  
Bessou Solange - Barbauteau  
Ginette - Chaptinelle Micheline -  
Crouzil Raymond - Robert Simone.  
2<sup>ème</sup> rang de droite à gauche  
Parpagiola César - Ville Odette -  
Croupil Jules - Bouzigues Jean -  
Prévost Roger.

- **Quelle relation aviez-vous avec l'institutrice ?**

R.P. - L'institutrice était sévère et nous la craignons beaucoup. Il y avait 3 notables importants dans le village : le maire, le curé et l'institutrice. Lorsqu'elle nous interrogeait et que nous ne savions pas répondre, nous étions punis. Nous devons refaire le travail pendant la récréation ou le soir après la classe. La maîtresse nous faisait souvent des rappels à la morale.

Madame Barbauteau, mon institutrice n'hésitait pas à nous tirer les oreilles ou à nous secouer physiquement quand cela était nécessaire ; c'était accepté à l'époque. Dans ces cas là, on était à nouveau sermonné quand on rentrait à la maison.

En cours d'année scolaire, il n'était pas rare d'avoir la visite de l'inspecteur d'académie. Il prenait la place de l'institutrice et interrogeait quelques élèves, en principe les plus grands, CM1 et CM2. Les réponses étaient satisfaisantes. Pendant les vacances scolaires (du 14 juillet à début septembre), les élèves ne partaient pas en vacances. Ils restaient chez leurs parents pour les aider aux travaux des champs.

Il n'y avait pas de festivités à l'école. La seule cérémonie était le dépôt de la gerbe au Monument aux Morts le 11 novembre. Mais je vous raconterai cela une autre fois.

- **Roger, comment était Roquettes lorsque tu étais petit ?**

Roquettes est géographiquement un petit village d'environ 300 hectares. Dans les années 30, il y avait une trentaine de familles, une vingtaine dans le bourg et 7 au Moulin, ce qui faisait 120 à 130 habitants.

- ***De quoi vivaient les Roquettois ?***

Roquettes était un village rural, il y avait quelques grosses fermes dont les noms sont encore connus des Roquettois (Bordegrosse, Le Sarret, Mailles et Beaucru) et qui étaient exploitées par des métayers ou par des ouvriers agricoles sous la direction d'un régisseur. La majorité des familles tiraient leurs revenus du travail de leur petite exploitation. La production était composée de cultures de céréales, blé, orge, avoine, maïs, de l'élevage de quelques animaux, cochons, canards, poulets, et de la vigne. Chaque famille élevait au moins un cochon ; les canards et les oies étaient souvent gardés par les enfants et tous les ans, on faisait des confits. A l'époque, les cultures n'étaient pas irriguées ; le travail se faisait manuellement ou avec l'aide de bœufs et de chevaux. Pas d'engins à moteur. La production de lait commençait à se développer. Le lait était distribué de maison en maison par un éleveur du pays ; je me souviens avoir vu ma mère faire cette distribution. Le reliquat de la production était vendu à la coopérative laitière.

En marge du travail de la terre, quelques femmes faisaient des travaux de confection à la maison (chemises, pantalons) pour le compte d'artisans de Toulouse. Peu de gens partaient travailler en dehors du village.

Une partie de la production de céréales était destinée à l'élevage du bétail. Le blé servait souvent à acheter le pain : les paysans portaient leur blé au moulin ce qui leur donnait droit à une certaine quantité de pain fabriqué par le boulanger de Pinsaguel avec la farine issue de ce blé. De même, ceux qui avaient un cochon pouvaient également acheter au Moulin du son et de la « repasse » qui est le mélange de son et de farine qu'on donnait aux cochons. Ce produit a même été payé en or à une époque.

- ***Y avait-il des commerces dans le village ?***

Quand j'étais petit, il y avait seulement un bureau de tabac tenu par une veuve de la guerre de 14-18. Elle s'occupait également de l'unique cabine téléphonique du village. La mairie d'une superficie de 10M2 se trouvait à l'emplacement actuel du bureau de poste et la cabine téléphonique était à côté, là où se trouve actuellement le bureau du conseiller financier de La Poste. Il y avait dans la mairie une porte qui donnait sur une petite pièce noire et dont on disait que c'était la prison. Fort heureusement les arrestations n'ont pas dû être nombreuses... Les Roquettois faisaient leurs achats auprès des commerces

ambulants, boucherie, boulangerie, épicerie qui faisaient régulièrement leur tournée. Tous ceux qui n'allaient pas vendre les produits de leur exploitation au marché payaient souvent leurs achats en nature (œufs ou autres).

- ***Les Roquettois vivaient-ils repliés sur le village ?***

Il est vrai que les occasions de quitter le village étaient limitées. Les gens allaient au marché de Muret le samedi matin à pied, en vélo ou à cheval. Il y avait également 3 fois par semaine, le lundi le mercredi et le samedi, une liaison par bus avec Toulouse, assurée par la STCRT (Société de Transports en Commun de la région de Toulouse). De temps en temps, les Roquettois profitaient de ces sorties à Toulouse pour aller acheter un costume chez Thierry et Sigrand, maison très réputée à l'époque. En dehors de l'achat de ce costume qui devait durer longtemps et ne servait que pour les grandes occasions, les paysans s'habillaient au marché de Muret chez les commerçants ambulants.

- ***Comment les gens s'informaient-ils ?***

Il y avait peu de radios si ce n'est quelques postes à galène surtout écoutés par les femmes pendant qu'elles faisaient les travaux de confection. Elles racontaient les nouvelles du pays à tout le monde et on était ainsi informé. Il n'y avait pas de dépôt de journaux à Roquettes ; certains étaient abonnés à La Dépêche qui était distribuée par La Poste. Le facteur venait de Pinsaguel en vélo tous les matins. C'était un personnage important et souvent apprécié. D'ailleurs, en plus de la coutume du calendrier de fin d'année qui est encore en vigueur, les gens avaient l'habitude de lui donner des œufs « pour l'omelette de Pâques ».

- ***Et les loisirs ?***

Les gens, à l'époque n'avaient pas vraiment le temps pour ce qu'on appelle maintenant les loisirs. Le travail des champs était rude et il fallait se lever tôt le matin pour s'occuper des animaux. Toutefois, certaines familles se réunissaient de temps en temps pour jouer aux cartes le soir. Le dimanche, après la messe, certains allaient à la pêche ou à la chasse (le gibier ne manquait pas !). Il y avait bien sûr la fête du village une fois par an. Et puis il est vrai que la vie à la campagne était rythmée par des événements festifs : la fête du cochon, le battage, la fenaison et bien sûr les vendanges étaient des occasions de festoyer. Les familles s'entraidaient à ces occasions et cela donnait lieu à des repas joyeux souvent bien arrosés.

En période estivale, les jeunes allaient se baigner dans la Garonne à la Chaussée de Roquettes. C'est là que j'ai appris à nager comme la plupart des jeunes Roquettois de l'époque.

- *On dit que les enfants étaient sages autrefois !*

Je crois qu'à chaque génération, on dit la même chose. Il est vrai que les parents craignaient beaucoup leurs parents, l'instituteur, le gendarme, tous ceux qui représentaient une autorité. On ne pouvait rien faire sans autorisation. Mais on s'arrangeait pour faire des « bêtises ». On aimait bien par exemple dénicher des nids de pie et casser des œufs. On faisait aussi des « tustets » : on suspendait à la porte des maisons une grosse pierre que l'on agitait et on allait se cacher quand quelqu'un sortait. Ce n'était pas très méchant mais il fallait mieux ne pas se faire prendre !

#### *Le calme d'un petit village*

*Les rues de Roquettes étaient le domaine des enfants, des poules et des instruments agricoles*



- ***Quel aspect avait le village lorsque tu étais enfant ?***

Roquettes n'était pas le village coquet d'aujourd'hui. J'ai connu la rue Clément Ader complètement empierrée. J'ai connu la rue Clément Ader complètement empierrée : l'été, c'était la poussière, et l'hiver la boue et les flaques d'eau. Il n'y avait pas de trottoirs, une simple rigole recevait les eaux usées. Aux environs de 1936, une première partie de la rue fut goudronnée (de l'Eglise à la rue Lakanal). Puis, la mairie a fait poser les premiers caniveaux et aménager le parvis de l'Eglise. Roquettes fut la première commune du canton à avoir des caniveaux. Par la suite, beaucoup de propriétaires ont fait leurs propres trottoirs. Le Centre Socioculturel n'a pas changé extérieurement. Par contre l'intérieur était composé de salons aux parquets magnifiques et de tableaux, tentures et peintures de grande qualité. Un bel escalier monumental desservait le 1er étage où certaines pièces étaient peu meublées. L'été, M. Dupuy, limonadier toulousain très connu, venait passer les vacances en famille. Le parc était assez entretenu, massifs de rosiers, lilas...Le bâtiment face au château servait de logement aux ouvriers agricoles.

- ***Comment faisaient les Roquettois pour se chauffer, s'éclairer ?***
- ***Y avait-il l'eau courante ?***

Non. L'eau courante au robinet n'existait pas. Toutes les familles avaient un puits. Je me rappelle, enfant, avoir vu des ménagères aller rincer leur lessive à la Garonne, au canal et même à la Lousse. Le ruisseau coulait en permanence. On pouvait y ramasser du cresson. Les caprices de la Lousse ne datent pas d'aujourd'hui. Je l'ai souvent vue déborder et parfois même plusieurs fois dans la même année. Mais il n'y avait pratiquement jamais de gros dégâts si ce n'est la famille Galy (qui habite rue Lakanal) que l'on devait régulièrement déménager. La solidarité des Roquettois faisait que tout se passait pour le mieux. Quant à l'électricité, EDF n'existait pas non plus. C'est une société privée, La Pyrénéenne, qui gérait la distribution de l'électricité. A l'époque, c'était du 110 volts. Les propriétés de Mailles et de Borde Grosse n'ont été électrifiées qu'après la guerre. Auparavant, les habitants de ces fermes s'éclairaient grâce à la lampe à pétrole et à la carbure.

- ***On peut supposer que le fonctionnement de la commune était bien différent d'aujourd'hui ?***

Oui. Bien sûr. Comme je vous l'ai déjà dit il n'y avait environ que 130 habitants à Roquettes dans les années 30. La commune ne disposait que d'un tout petit

budget. Les dépenses concernaient le chauffage de l'école, les achats de livres, cahiers, petit matériel, l'entretien des bâtiments, la fête locale. Le secrétaire de mairie et le curé bénéficiaient d'un petit traitement ainsi que le sonneur de cloches et le tambour afficheur.

- ***Le tambour afficheur ?***

Oui, c'était un personnage important dans le village. Comme vous pouvez vous en douter, il n'y avait pas à l'époque de journal communal comme Roquettes au Quotidien. Lorsque le maire avait une information à diffuser il faisait appel au tambour afficheur qui criait « Avis - M. le Maire informe la population.... ». Aux premiers battements de tambours, tous les curieux étaient sur le pas de la porte.

- ***D'où venaient les ressources de la commune ?***
- ***Les Roquettois payaient-ils un impôt communal ?***

Oui, les propriétaires fonciers payaient un impôt comme aujourd'hui. De plus, ils devaient fournir un certain nombre de journées de travail pour l'entretien des chemins vicinaux et communaux et de la Lousse. A l'époque, c'est le Moulin qui rapportait le plus de taxes à la commune. Par ailleurs, le bois de Lakanal était loué à la propriété de Borde Grosse pour le pacage du bétail. Plus tard, la mairie a fait couper ce bois (cela a duré deux années) qui fut vendu aux Roquettois. En effet, la plupart de ceux-ci se chauffaient au bois. Cette coupe s'est, bien sûr, faite à la hache : la tronçonneuse n'existait pas.

- ***Roquettes semblait être un village calme et sans histoires ?***

Oui, mais je me souviens d'un fait-divers qui avait fait beaucoup de bruit à l'époque. Il y avait une meule de paille sur l'espace vert face au centre commercial. Un jour, cette meule de paille est partie en fumée. L'incendiaire, car c'était un incendie volontaire, était une femme qui avait commis ce délit pour une sombre histoire de vengeance. Les gendarmes sont venus l'arrêter et elle fut emprisonnée.

Il y a eu d'autres incendies à Roquettes à l'époque : le Moulin notamment, fut détruit entièrement et reconstruit dans sa forme actuelle. Dans la rue Clément Ader, le hangar de M. Duffaut, à côté de mon domicile, fut également ravagé par les flammes. La ferme de Borde Grosse a connu un incendie pendant la période de battage.

Mais Roquettes n'était pas réputée que pour les faits divers. Notre village était connu dans la région pour la pêche. De nombreux toulousains venaient taquiner le

poisson. Ils se déplaçaient à vélo ou en autobus. La Garonne et le Canal étaient très poissonneux. Le Canal faisait fonctionner les meules du moulin et produisait l'éclairage des ménages. Il était entretenu par le personnel du moulin en période d'été.

.....

Si la commune de Roquettes est actuellement dépourvue de café, j'ai connu une époque où il y en avait : ils étaient tous dans la rue Clément Ader, dont l'un face à la mairie. C'était le rendez-vous des élus de gauche. Il n'y avait pratiquement pas de commerce : juste un bureau de tabac, un forgeron et un entrepreneur de battage qui utilisait une locomotive à vapeur chauffée à la brique de charbon.

La population de l'époque se chauffait et cuisinait au feu de bois. Le gaz n'était pas connu, ni le charbon. Courant novembre, passait le ramoneur. C'était un auvergnat ; il arrivait un soir à la ferme du Sarret chez la famille Prévost. Dès que la nouvelle de son arrivée s'était répandue dans le village, des Roquettois venaient passer la soirée à la ferme ; c'était l'occasion de lui faire chanter quelques bourrées d'Auvergne et de déguster quelques bons fromages. Il dormait à l'étage sur un bon lit de paille. Après la guerre, son fils a pris le relais.

De temps en temps, passait aussi le raccommodeur de faïence et de porcelaine : quand on cassait un plat, on conservait les morceaux pour le faire réparer. L'étameur venait également nous rendre visite une fois par an. Les Roquettois en profitaient pour faire rénover leurs couverts ou réparer la lessiveuse percée : il chauffait l'étain sur un fourneau au charbon de bois activé au soufflet à main. Le rémouleur remettait en état haches et couteaux. A la sortie de l'école, les enfants allaient voir travailler ces artisans. Leur venue était un évènement pour tous dans le village.

Roquettes recevait aussi la visite des « gens du voyage ». Ils se déplaçaient en voiture hippomobile. Ils stationnaient Place Montségur qui leur était réservée. Ils avaient l'obligation de venir faire signer un carnet de passage à la Mairie. Leur séjour ne devait pas dépasser 48 heures. Ils proposaient aux Roquettois des paniers d'osier qu'ils confectionnaient eux-mêmes.

Les baptêmes et communions étaient de véritables fêtes où toute la famille était invitée. Les filles arboraient la belle robe blanche ; pour les garçons c'était l'occasion de porter un pantalon long pour la première fois.

*Pendant la guerre d'Espagne (1938-39), nous entendions à Roquettes les bombardements de Barcelone. J'ai connu l'exode des réfugiés espagnols qui avaient été regroupés à la gare du train vapeur Muret/Saint-Sulpice. Toutes les familles furent relogées dans le canton de Muret et les enfants acceptés à l'école publique.*

**Roquettes et sa fête locale** : c'était toujours le 3<sup>ème</sup> dimanche de septembre. A cette époque, c'est la mairie qui organisait les festivités ; ce n'est qu'après la guerre qu'elles furent organisées par un comité des fêtes. La Fête du Village démarrait toujours le samedi soir par la grande farandole qui partait de la place jusqu'au fond du village, accompagnée de musique et de feux de Bengale, puis c'était le bal. Un orchestre sur la place, animait la soirée en jouant de la musique champêtre ; il n'y avait pas de micros.

Il y avait peu d'attractions : quelques balançoires et un forain qui vendait des jouets, des bonbons et des pétards. Les musiciens étaient logés chez l'habitant et nourris au café du village.

Le dimanche matin, la messe était suivie d'un dépôt de gerbe au Monument aux Morts, puis la population se rendait au son de la musique chez M. le Maire qui leur offrait l'apéritif. L'après-midi était occupé par un bal où il était de rigueur de danser le quadrille. Cette danse attirait les villageois des communes alentours ; en soirée, les batailles de confettis étaient de rigueur. La fête se terminait à 1hr du matin par le chant de la Marseillaise puis de l'Internationale.

**Roger Prévost nous parle maintenant de la vie à Roquettes dans les années avant guerre et avec Roger Galy, il nous fait revivre les moments de la déclaration de la guerre 1939-1940.**

**- Aujourd'hui, tout le monde est stressé. C'était pareil dans les années avant guerre ?**

R.P. - Certainement pas. A cette époque, les gens passaient la plus grande partie de la journée aux champs, dans le calme absolu ; pas de bruit de moteur, pas de passage d'avion, pas de pollution, que le chant des oiseaux et...le bon air. On ne savait pas ce qu'était le stress ; c'est une maladie moderne.

Les gens ne portaient pas de bracelets-montres, et c'est lorsque sonnait l'Angélus de Midi que l'on savait que c'était l'heure du repas. La commune de Roquettes possède depuis toujours une horloge sur la façade de l'église. Avant la guerre, cette horloge fonctionnait correctement... à condition de la remonter

toutes les semaines. Actuellement, nous avons une horloge électrique et l'ancien mouvement se trouve exposé dans le hall d'entrée de la mairie. (mettre photo ?) Le carillonneur sonnait l'Angélus de Midi et du soir, la messe dominicale, ainsi que le glas. Lors d'un décès, la façon dont était sonné le glas nous indiquait s'il s'agissait de la mort d'un homme ou d'une femme. Le sonneur de cloches passait dans le village pour nous informer du décès, et précisait l'heure et le jour des obsèques. Pas de pompes funèbres. Le menuisier du coin fabriquait le cercueil et le défunt était transporté à l'église et au cimetière avec le corbillard municipal (photo ?) poussé par des volontaires qui la plupart du temps étaient des amis ou des proches voisins du disparu.

### *- Comment s'est passée la déclaration de la Guerre ?*

1939 ; déclaration de la guerre contre l'Allemagne. La mobilisation générale est décrétée et la population informée par voie d'affiches remises en mairie par la gendarmerie nationale et placardées dans différents endroits du village.

### La Mobilisation

Tout citoyen mobilisable était titulaire d'un fascicule remis à l'intéressé par l'autorité militaire renouvelable tous les 5 ans sur lequel étaient mentionnés le lieu et la caserne où il devait se rendre en cas de mobilisation générale dans un délai de 4 à 5 jours.

A Roquettes, une dizaine d'hommes furent mobilisés (sur Toulouse, Rodez et différentes casernes de la région). Beaucoup de chevaux furent réquisitionnés avec obligation de les emmener au chef lieu de canton et ensuite à une caserne d'artillerie à Toulouse. Les propriétaires étaient requis pour cette opération.

Cette mobilisation demanda pas mal de temps avant que ne soient rassemblés et reconstitués tous ces régiments. Par la suite, toutes ces troupes furent dirigées vers les frontières du nord et de l'est par des moyens peu rapides : le train ou la route.

Comme nous le disions une dizaine de Roquettois, célibataires ou mariés, furent mobilisés. Après avoir rejoint leur affectation, les régiments furent dirigés vers le nord et tout particulièrement aux abords de la frontière allemande. Tous ces bras manquèrent à Roquettes, la plupart de ces jeunes étant des agriculteurs. Malgré ce manque de main d'œuvre, tous les travaux agricoles furent menés à bien, la population s'entraîdant avec plaisir.

Pendant cette période, il y avait toujours quelqu'un qui attendait le facteur pour avoir des nouvelles de l'époux, du fils ou du voisin qui se trouvait dans la zone des combats.

Début 1940, nous apprenions la triste nouvelle : un fils de Roquettes avait été grièvement blessé à la tête et aux yeux dans les Ardennes. Il s'agissait d'Eugène Bouzigues qui perdit malheureusement son œil gauche.

Le temps passait, l'ennemi devenait de plus en plus envahissant et nous recevions peu de nouvelles de nos soldats. Malheureusement, c'est au cours de cette même année 1940 que l'on apprit qu'Adrien Brunet et Jean Suquet (qui deviendront tous les deux maires de Roquettes) ainsi qu'Antoine Becchio avaient été faits prisonniers de guerre et transférés en Allemagne.

### 1940 : année de la débâcle de nos armées

Toutes les troupes se retiraient vers le sud ; la plupart furent hébergées dans les casernes, écoles et lycées.

Roquettes a eu droit à un détachement de l'armée de l'air, cantonné au Château (l'actuel centre socioculturel), et dans les greniers disponibles. Les officiers logeaient chez l'habitant. Après quelques semaines, certains furent démobilisés ; le reste du détachement regagnera sa base d'origine.

Puis, Roquettes a vécu l'exode des réfugiés belges. Une dizaine de familles furent logées au château ainsi que dans des appartements inoccupés. La mairie leur procura le minimum nécessaire pour cuisiner et se chauffer. Ces familles, pendant leur séjour, bénéficiaient d'une allocation dont la répartition était assurée par le secrétariat de la mairie. Ces braves gens n'aspiraient qu'à une chose, regagner leur pays. Ce jour là arriva et c'est mon père (qui était maire à l'époque à Roquettes) et moi-même qui avons assuré le transport des bagages et des personnes à la gare de Muret en partance pour la Belgique. Nous avons utilisé les moyens de transport hippomobile de l'époque : deux charrettes tirées par des chevaux.

Après les réfugiés belges, la commune de Roquettes a dû à nouveau héberger des civils réquisitionnés pour aller travailler à la Poudrerie Nationale à Toulouse. Leur séjour fut de courte durée.

## L'occupation allemande

De 1942 à 1945, toute la France fut occupée par les allemands. C'est pendant cette période que la vie devint de plus en plus difficile et dangereuse : institution du couvre-feu de 21h à 6h du matin, laissez-passer obligatoire pour toute personne qui travaillait à l'extérieur et circulait à pied, à vélo ou avec les transports publics. Le maire était titulaire d'une autorisation de circuler en voiture pour les besoins du service. La nuit, les hommes valides de Roquettes et des villages voisins surveillaient la voie ferrée de Pinsaguel à Pins-Justaret. De même, des cartes d'alimentation furent distribuées : les denrées se faisant de plus en plus rares, elles furent rationnées. La commune se vit imposer de fournir aux allemands un certain nombre de porcs, vaches et bœufs.

Une autre décision rendit la vie difficile : le STO (travail obligatoire) pour les étrangers résidant en France. Deux frères, François et Pierre Martina, demeurant à la ferme de Mailles, furent contraints de partir : François en Allemagne et Pierre dans le nord de la France. François Martina demeure toujours à Roquettes, son frère est aujourd'hui décédé.

**Jusqu'ici Roger Prévost, conseiller municipal, enfant du village, nous a raconté ce qu'a été la vie de Roquettes pendant une bonne partie du 20<sup>ème</sup> siècle lorsque Roquettes se résumait à quelques familles qui se connaissaient toutes. Nous voici arrivés au terme de cette évocation avec la fin de la guerre et le retour des prisonniers.**

Un peu d'histoire... qui sera ma dernière histoire. La France fut occupée de 1942 à 1945. Pendant cette période difficile et dangereuse, la résistance s'organise.

Beaucoup de jeunes réfractaires au service travail obligatoire en Allemagne (STO) préféraient rejoindre le maquis, forces françaises de l'intérieur. (FFI). Dans la région je me souviens du maquis de Rieumes et St-Lys.

Ces groupes s'organisent, c'est de là qu'est née la résistance. Ils sont dotés d'armements légers, mitraillettes, fusils mitrailleurs, dynamite parachutés de nuit, par l'armée anglaise. Quelques liaisons radio étaient établies avec les forces alliées.

Nous écoutions la radio « Ici Londres, les Français parlent aux Français », même s'il était difficile de capter ces émissions. Madame Paulette Galy, qui vit

toujours à Roquettes, écoutait régulièrement ces messages et ne manquait pas de nous en faire le commentaire le lendemain.

On sentait bien que l'occupant, en difficulté sur le front Russe, commençait à perdre la face. La résistance, qui était bien organisée, leur créait pas mal de problèmes : dynamitage des points stratégiques, voies ferrées, attaques de certains convois.

Nous sentions le débarquement proche et effectivement en juin 1944 a lieu le débarquement des forces alliées sur les plages normandes. Tout le monde connaît le déroulement des opérations.

Pas d'évènements spectaculaires à Roquettes, les troupes quittaient la région assez rapidement, harcelées par les FFI. Un jeune résistant de Lacroix-Falgarde fut tué par balles lors du passage d'un convoi se dirigeant vers Toulouse.

Petit à petit la région fut libérée de l'occupant : Toulouse et les villages libérés étaient pavoisés, des bals populaires étaient organisés dans tous les quartiers, la place du Capitole à Toulouse étant l'endroit le plus animé. Quelle ambiance ! Quelle joie d'avoir retrouvé cette liberté, cette amitié ! Quel bonheur ! les rues de la ville étaient sillonnées par des véhicules FFI drapeaux au vent.

On n'attendait plus que le retour de nos prisonniers. Le 1<sup>er</sup> avril 1945, je rentrais dans la police à Toulouse, je me suis rendu plusieurs fois à la gare Matabiau, à l'arrivée des trains spéciaux espérant y rencontrer un de nos prisonniers. Ce ne fut jamais le cas. Dès que les premiers prisonniers se présentaient à l'entrée du hall d'arrivée, la Marseillaise retentissait. Certains étaient encore vêtus de la vareuse bleu horizon de l'armée française, avec l'inscription « prisonnier de guerre » en allemand. Ils avaient peu de bagages. Ils étaient reçus à la sortie dans un centre d'accueil qui se chargeait d'organiser leur retour auprès de leur famille.

J'ai assisté à des moments très émouvants, tel que par exemple l'époux qui retrouve son épouse accompagnée d'un de ses fils qu'il ne connaissait pas. Quelle émotion, quel moment de bonheur, de joie, d'embrassades et de pleurs ! J'ai gardé un souvenir mémorable de ces moments.

C'est courant mai-juin 1945 que Roquettes retrouve ses prisonniers. MM. Brunet, Becchio et Suquet. Pour fêter ce retour, la municipalité organisa le dimanche 29 juillet une journée de fête en leur honneur avec dépôt de gerbe au Monument

aux Morts, en présence du Conseil Municipal et bien sûr, des trois prisonniers. Un repas gastronomique fût servi dans les salons du château : nous avons eu droit au pain blanc et avons tué un veau à cette occasion. Rien ne manquait, encore une fois quelle belle journée de souvenirs d'amitié, de sympathie, quelle ambiance !! Pratiquement toute la population de l'époque avait participé à cette fête. Pas de disco à l'époque, ce fut notre ami Martina qui anima à l'accordéon cette soirée qui se termina très tard dans la nuit. Monsieur Brunet continua d'exploiter sa petite propriété, Monsieur Becchio devint gendarme, Monsieur Suquet continua sa carrière dans la magistrature.

Cet article sur l'histoire de Roquettes depuis ma jeunesse sera le dernier que j'écrirai. Je crois vous avoir fait revivre très modestement la vie de notre village de 1930 à 1945, période de bons et mauvais souvenirs, la guerre, l'occupation.

Se termine également mon mandat de conseiller municipal. Pendant 19ans au service de la commune, je suis fier d'avoir participé à toutes les réalisations qui ont été faites pendant ces trois mandats.

Oui, fier d'aimer mon village de naissance, où j'ai vécu mon enfance et mon adolescence, où je me suis marié et où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie. Et je pense que la plupart des Roquettois sont heureux comme moi de vivre à Roquettes.

**Roger Prévost**



*29 juillet 1945, le retour des prisonniers*

*A droite du monument aux Morts Messieurs Dominique Prévost et Jean Suquet au premier rang et Adrien Brunet au second plan, tous trois, anciens Maires de Roquettes .*

1<sup>er</sup> rang de Gauche à Droite :

BLANDY François - PUJOL Jean-Marie - LANNES Victor - CMBUS Clément - BOUZIGUES Eugène - BECCHIO Antoine - PREVOST Dominique - SUQUET Jean - GALY Paul - BOUSCATEL Marius - FOURCADE Victor - VILLEMUR ( ? )  
SAMARA Raymond - CRAMPAGNE Antoine.

2<sup>ème</sup> rang de Gauche à Droite :

GONZALES Ludovic - FEILLOU Jean - BRUNET Joseph  
2<sup>ème</sup> et dernier du 2<sup>ème</sup> rang non identifiés.

C'est au tour de Robert GALY, également Roquettois de longue date de nous raconter des souvenirs qui ont marqué sa petite enfance, notamment pendant la période de la seconde guerre mondiale.

Bien que très ancien Roquettois, je ne pourrai relater que des situations postérieurs à 1943.

### Deux soldats allemands en quête de nourriture.

Une vision que j'ai toujours en mémoire, c'est l'arrivée chez nous dans le début de l'année 1943 de deux soldats allemands en quête de nourriture. En effet, leur casernement avait été installé à la ferme de Borde Blanche à Pinsaguel et, comme nous tous, ils manquaient de l'essentiel. Mon grand père Paul, en les voyant arrivé s'est exclamé « les boches ! ». Il les connaissait bien pour avoir participé à la grande guerre du 14/18. Mais tout se passa sans incident, et les soldats repartirent dépités. Nous manquions de nourritures riches. Heureusement, toutes les familles possédaient un jardin où poussaient les légumes pour la bonne soupe, quelques volailles et un cochon pour l'année. Pour fabriquer des nouilles mon père pétrissait de la pâte avec des fonds de farine : avec une bouteille, il la rendait la plus fine possible et à l'aide d'un rasoir découpait de fines lanières, mises à sécher sur un balai entre deux chaises. Pour l'approvisionnement en pain avec les tickets, le seul boulanger dans la région avait son fournil à Roques. Deux fois par semaine, ma mère en bicyclette parcourait les quatre kilomètres et autant pour le retour, chargée de gros pains de 2,5kgs pour nous et quelques voisins. Les autres jours, c'était au tour d'Eugène Bouzigues d'effectuer la corvée.

Autre vision, j'étais dans les bras de mon père et une quinzaine de chars sont venus manœuvrer quelques heures sur le chemin de terre, devenu par la suite la rue La Canal. Un autre fait a marqué mes jeunes années : un avion allemand, en feu, passant au-dessus de notre maison. Instinctivement nous nous sommes baissés. Le pilote, pour ne pas s'écraser sur le village, a réussi à piquer vers Saubens où il a explosé dans la plaine. Nous étions satisfaits, joie morbide. Les autorités avaient demandé à chaque famille de construire des abris. Le nôtre avait été creusé dans le jardin, d'une profondeur de 2 mètres, , longueur de 3, recouvert de branchages, tôles, terre et tout objet pouvant protéger. La famille se réunissait dans cet abri dès que retentissaient les sirènes annonçant les bombardements.

## De nombreux éclats de DCA tout près de nos maisons.

Ce furent les Anglais qui nous firent découvrir le baptême du feu. Dans les premiers mois de 1944, ils bombardèrent en pique les installations et dépôts de poudre de la poudrerie nationale. Ceux-ci se situaient dans un grand bois en bordure de la route nationale au niveau de Braqueville (à l'emplacement de l'actuelle usine Technal). Les dégâts furent importants, tant pour les riverains que pour la route nationale crevée de nombreux cratères. L'un des avions s'est écrasé à l'entrée de l'avenue de Muret, occasionnant quelques pertes humaines. En Mai 1944, ce furent les Américains avec leurs grosses forteresses (?) qui bombardèrent la Base de Franczal. De nombreux éclats de DCA tombèrent tout près de nos maisons, un dans le terrain à l'angle de la rue La Canal, actuellement emplacement de la maison de Maurice Bouscatel. Un autre sur un terrain où fut construite par la suite la maison d'Eugène Bouzigue. C'est dans ces moments que nous avons apprécié nos abris. Puis ce fut le débarquement, « le jour le plus long » et la fin de la guerre quelques mois plus tard.

**En ... ?... Robert Galy faisait don à la Commune de Roquettes de l'éolienne qui appartenait à sa famille depuis 1953. Il nous en raconte l'histoire.**

***A quel moment Louis Galy, cette éolienne est-elle rentrée dans votre famille ?***

C'est mon père, Louis Galy, qui a installé cette éolienne en 1953 pour irriguer son jardin attenant à sa maison située sur La Canal, derrière le Monument aux Morts. Ses parents, mes arrière-grands parents donc, étaient métayers à Mirepoix en Ariège. Suite à un accident, ma grand-mère a été amputée. Mes grands-parents ont dû se rendre à l'évidence, ils ne pouvaient plus rester sur la ferme en Ariège.



Mon grand-père maternel avait connu Dominique Prévost, père de Roger Prévost qui fut conseiller municipal à Roquettes, pendant la guerre de 14. La famille Prévost avait vendu en 1933 ce terrain situé en bordure de la rue La Canal (qui était autrefois un chemin) à un entrepreneur qui construisit une petite maison. Ce terrain, trop humide pour être cultivé, était appelé le « Juncassa » car il n'y

poussait que des joncs. Ce quartier, n'était encore qu'une grande campagne sans construction, et la rue La Canal un chemin de terre desservant divers terrains de culture.

Lorsque mon père a cherché une maison pour ses parents dans la région de Toulouse, la famille Prévost le mis en relation avec le propriétaire de cette petite maison et la vente eut lieu en 1939. Mon grand père se louait comme ouvrier agricole dans les fermes du village dont la ferme de Borde Grosse, exploitée par la famille Becchio. Quand il avait du temps, il travaillait son terrain avec les bœufs. Il décida de faire un jardin pour nourrir sa famille comme c'était fréquent à l'époque.

### **- Mais pourquoi installer une éolienne ?**

Eh bien, qui dit jardin, dit irrigation et l'idée de pomper l'eau contenue en sous-sol du terrain germa dans l'esprit de mon père. Au printemps 1953, il acheta cette éolienne d'occasion dans l'Aude, département très fourni au début du siècle dernier de nombreuses installations de ce genre.

### **- Comment fonctionne cette éolienne ?**

Il s'agit en fait d'une pompe à piston actionnée par une grande roue grâce à la puissance du vent et qui sert à remonter l'eau située en sous-sol. L'eau, ainsi recueillie, est stockée dans un bassin construit spécialement à cet effet. Ce bassin, d'une contenance de 38 mètres cubes était destiné à l'irrigation du grand terrain sur lequel on cultivait des pommes de terre, du maïs, des betteraves, des choux, etc.... tout cela pour la consommation de toute la famille ce qui fut une bonne chose pendant la dernière guerre 1939/45 car les denrées étaient rares. Mais ce bassin avait un autre usage, il servait de piscine à toute la famille.



Elle a fonctionné pendant longtemps. Je me souviens étant jeune m'être baigné dans le bassin. En 1962 la grande roue fut descendue afin d'effectuer des travaux de remise en état : pignons, roulements, paliers de bronze, etc..... Au cours des dernières années, au fur et à mesure que le quartier se bâtissait, l'éolienne fut mise en demi-sommeil. En 1981, j'ai pris le relai de mon père pour faire fonctionner et entretenir dans de bonnes conditions cette installation.

**- Pourquoi avez-vous donné cet héritage familial à la commune de Roquettes ?**

L'entretien de cette installation devenait de plus en plus difficile et le projet de la mairie m'a séduit. Il s'agit d'en faire un lieu éducatif destiné à initier les enfants mais aussi les adultes, au fonctionnement du système de l'éolienne, qui redevient à la mode dans un contexte de développement de l'écologie et des économies d'énergie.



*L'éolienne est un décor tout trouvé pour des photos entre amis*

***Robert Galy remet les clés de l'éolienne à Michel Perez Maire de Roquettes***

